

1981

10

LES FILS-PÈRES OU LES AVATARS DU DESÊTRE ¹Paru in *Spirales*, 1981, n°3, p.17-19.

Une actualité pressante nous fait réunir sinon jeter en vrac quelques notes relatives à la fin de l'analyse, si tant est qu'elle est marquée par le desêtre du Père, l'Analyste. Desêtre qui doit être repris en nom propre par l'analysant arrivé à cette croisée des chemins où l'absence de balise le laisse à son destin. Nous avons été frappé par le jugement unanime de l'entourage de celui que l'on sent parvenu à cette traverse, jugement qui ne lui laisse, semble-t-il, d'autre issue que celle du suicide. Que la psychanalyse européenne soit marquée par cette question du Père, question centrale pour Freud et impensable là où l'an-historicisme ambiant y fait obstacle (aux U.S.A. notamment) nous oblige à interroger ce symptôme qu'est le Père pour les européens en tant qu'héritage sémitique. Tâche que nous cédon volontiers à d'autres plus documentés que nous, comme travail à effectuer dans l'après-coup de ce texte, où nous voulons mettre l'accent sur le symptôme de l'analyste. Le devenir analyste ou le devenir Père de son père est-ce une des modalités de la fin de la cure en tant qu'effet du desêtre, de la déchéance du Père? Ce desêtre est-il assumable? A quel type de mutants donne-t-il naissance et alors quel est le lien social, quelle est l'éthique qui est susceptible de régir leurs rapports? Une lettre récente de Lacan, où il fait appel à l'amour de ses élèves serait dans la logique de son entreprise s'il est parvenu à conduire certains d'entre eux, et ceci sans trop de casse, à cette extrémité où seul leur amour pourrait l'aider à colmater la plaie, la brèche que laisse dans son flanc le savoir insu de sa chair qu'il leur a transmis. Il risque d'être comblé en effet vu le nombre de ceux qui prétendent s'être faits chair de sa chair, sans se douter de l'obligation de réserve que cela implique pour eux. Qu'ils répondent positivement à cette demanda suprême, à ce que semble exiger d'eux ce "brin de conduite" qu'il leur oppose, et le tour est joué. C'est un tour que connaissaient les compagnons précisément du tour de France. Assumer le desêtre du Père implique la non-réponse à sa demande d'amour! La seule réponse recevable c'est celle d'un transfert de travail, mais ce dernier peut être en cours sans que l'apprenti dans la "passe" soit en règle avec son désir.

Ne pas se retourner ! Tel est le schibboleth de l'analyste, de celui qui est passé par le crible du Melusinage du Nom et il faut rendre grâce à Bernard This² de nous avoir restitué ce mythe de Mélusine sans trop flirter avec la sacro-sainte bisexualité. Si c'est la psychose qui nous révèle le plus clairement cette genèse du fils-père et de son destin de mâle en gésine³, néanmoins c'est du côté de hystérie qu'il convient de se tourner pour y puiser des clartés moins aveuglantes sur les conditions qui préparent le sujet à l'assomption d'une paternité, autour de quoi Lacan certes, mais aussi Freud (son fils) avaient fait tourner la cure. Établir que Lacan ait eu, à un moment ou à un autre, à assumer une certaine paternité de Freud, c'est ce que nous laissons aux soins des hagiographes à venir. Nous préférons revenir sur le cas de Victor Tausk qui est un parmi les nombreux autres qui ont su à leur dépens, et donc *volens nolens*, ce que signifie d'avoir à assumer cette paternité freudienne. Ici Diane Chauvelot⁴ sera notre guide à condition que dans les triangulations amoureuses qu'elle nous propose dans son écrit on veuille bien partir du fait qu'Andréas, le mari de Lou, ait été mis par cette dernière en position paternelle.

Si nous remplaçons Andréas par Tausk et Lou par Freud nous sommes à même de jeter un éclairage nouveau sur cette situation létale. Outre les raisons que Freud a pu avoir de faire de Lou(p) son héritière, il est clair que déchoir de sa position analytique c'était précisément entrer dans le jeu de la séduction ... du père et il est plus que probable que c'est ce que Tausk, à terme, n'a pu supporter. Du moins peut-on affirmer que Freud s'est douté de quelque chose, si non de la désupposition de son savoir par Tausk, chose à quoi Férenczi⁷ a réagi massivement en écartant Tausk de son divan. Plutôt que d'imiter Silberer qui se suicide, Federn a pu se récupérer en donnant au fameux *numero deus impari gaudet* cher à Gide (dans ses *Paludes*) le sens d'une existence qui serait celle d'un dieu masqué. Mascarade dont Lacan⁵ nous indique que c'est un des Noms du Père. Seule l'assomption du desêtre peut en effet dépister un sujet de l'impasse perverse où la citation latine l'induit.

Que de telles éventualités aient été aperçues par des auteurs psychanalytiques anciens de la taille d'un Reik, nous en voulons pour preuve, lui laissant la charge de le démontrer, cette note qu'il a produit⁶ où il indique que le roi Léar, après la mort de Cordelia, lui apparaît comme « orphelin de son enfant ».

Nous laisserons de côté la question de savoir si Lacan, aujourd'hui reclus dans son silence, est à considérer comme orphelin de ses enfants et de son école pour nous tourner vers le Père de la psychanalyse, vers Freud, en tant que certains indices nous laisseraient penser qu'à la mort de son père quelque chose du desêtre de ce dernier, et non point au titre d'un deuil normal, a pu l'effleurer au point de se faire jour dans certains de ses rêves. Nous avons mentionné ailleurs (*Lettres de l'École Freudienne*, n°19, p.179) que l'anagramme de NOREKDAL est KALDERON et l'écrit de cet auteur intitulé « La vie est un songe » raconte le triomphe d'un fil sur son père. Le Sigismund de la pièce oblige en effet son père à lui baiser les pieds pour le punir de sa malveillance.

Ici le « *deus* » prend manifestement sa revanche.

Dans le rêve dit « du comte Thun », toujours dans la "*Tramdeutung*" Freud nous conduit à une autre scène avec le père où ce dernier fait figure d'assisté et où son fils lui tend un urinoir, urinoir équivalent à nos yeux au sac des pulsions. Ce qui reste obscur dans ce rêve c'est cette fleur étrange, qu'en tant que prétendue insigne du père le conte Thun porte à sa boutonnière. Mais en tant qu'insigne que veut donc dire le Tussilage, le pissenlit que Freud décode en l'écrivant en français dans le texte.

Le contexte urinaire et la couleur jaune de cet étrange attribut ont inspiré divers auteurs mais il nous semble important de réinterpréter ce signifiant à l'aide des précisions à la fois d'ordre botanique et linguistique et qui nous sont apportés par Claude Levy-Strauss⁸ à propos d'un autre élément de la famille des tussilages : la colchique. Il s'interroge sur ce qui motive Apollinaire lorsque dans son poème : « Les colchiques » il les appelle « mères filles de leurs filles » et sa recherche sur ce que cette métaphore recouvre le conduit à dire qu'elle aboutit à apparier une connexion temporelle avec une séparation spatiale. Nous sautons par dessus les considérations botaniques évoquées par Claude Levy-Strauss pour remarquer que cette définition convient excellemment à la pratique du bundling. Ça consiste à mettre dans le même lit (et donc dans la synchronie) deux êtres de sexes différents séparés spatialement par une sorte de volve, d'un matelassage de momie, dont se trouve généralement enveloppée la jeune fille. Nous retrouvons cette femme potentielle, plongée à mi-corps dans une coquille, femme inachevée et donc pas-toute, que l'on nomme sirène. Pour le plaisir de Bernard This disons qu'une autre composée se nomme Estragon, ce qui en latin se dit *Artemisia dracuncululus*.

L'inconscient ignore le temps, dit-on depuis Freud mais peut-on dire aussi qu'il confond les générations? Comment lui faire tenir compte d'au moins trois générations qui est le réquisit minimal pour guérir quelqu'un d'une psychose? La clinique nous révèle ici sa complexité mais aussi son exigence d'un retour de l'éros théorique vers ses racines pulsionnelles, ici manifestement langagières. « Mères filles de leurs filles » est peut-être loin d'être une expression symétrique de celle de « fils pères de leurs pères » que nous avons évoquée au départ de ce travail. Mais elle pourrait nous tracer une voie d'abord vers ce devenir analyste des femmes, dont on attend toujours qu'on dise ce qu'il est.

Qu'on nous pardonne notre éclectisme et le manque d'argumentation systématique qu'appelleraient les quelques points de théorie que nous venons de soulever. Retenons au moins ceci (en ce qui concerne la fin de l'analyse et à défaut d'être en mesure de mathématiser l'ensemble des épissures qui constituent le tamis, le filtre de la fin de la cure) qui est une exhortation : « dites le avec des fleurs! » Quant à Freud, on peut dire qu'il ne s'en est pas privé

Notes

¹ Écrit destiné au n°2 de la revue "*Spirali*" à paraître en mars 1981 sous le titre : Le psychanalyste dans l'Europe.

² Bernard This, *Le Père : acte de naissance*, Seuil, 1980.

³ Claude Meillassoux, 1979, *Cahiers d'Études Africaines*, vol.XIX, n° 73-76, p.353-380 : Le mâle en gésine, ou De l'historicité des mythes.

⁴ Diane Chauvelot, *Analytica*, 10, Tausk, sa mort comme transmission.

⁵ Jacques Lacan, Préface à l'édition française (Gallimard, 1974) de l'œuvre de Frank Wedekind, *l'Éveil du printemps*.

⁶ Theodor Reik, Auf Freuds Deutung der Cordelia Gestalt, in *Die Psychoanalytische Bewegung*, 1^{ère} année : sept/oct 1929, Cahiers n°3, p.211. Il est question du W.Shakespeare de Victor Hugo. Après la mort de Cordélia le roi Léar apparaît à l'auteur comme Père orphelin de son enfant.

⁷ Jacques Lacan, *Séminaire*, Livre XI, p.145.

⁸ Claude Levy-Strauss, Une petite énigme mythico-littéraire (A propos des filles-mères de leurs filles, in : *Le temps de la Réflexion*, 1980, Gallimard, p.133-141). La colchique porte le nom de Veillote parce que sa floraison a lieu à l'époque où commencent les longues veillées; elle produit un fruit capsulaire à trois loges qui apparaît avant les feuilles. Filius-ante-patrem (Jésus) : nom donné par les anciens botanistes non seulement à la colchique mais aussi au **tussilage** [La formule s'applique donc au rêve de Freud où le comte Thun apparaît avec un tussilage (*Huflattich*) à la boutonnière].